

BÉCON

PARFAITEMENT contemporain de Lucky Luke et de la 4 CV Renault, dont les premiers exemplaires sortaient juste de l'île Seguin, je suis né à Bécon-les-Bruyères, le 29 décembre 1946. Comme on ne choisit pas son chou ni l'adresse où vous déposera la cigogne, je devais considérer ce divin hasard comme un don du ciel. Bécon-les-Bruyères, peut-on rêver mieux, à part Pétaouchnoque, Trifouillis-lès-Oies ou Saint-Julien-Molin-Molette ?

À la manière des cartographes chrétiens du Moyen Âge qui mettaient Jérusalem, Rome, Cluny, Saint-Sever et Constantinople au centre d'un univers réduit à quelques *terrae cognitæ*, un gamin, imbécile heureux d'être né quelque part, considère toujours le lieu de sa naissance comme le ventre d'un monde dont il serait le nombril. Si ce tropisme de la commune, du quartier, de la niche, est resté particulièrement vif en moi, c'est que, ma mère s'entêtant à accoucher chez elle, non content de voir le jour à Bécon, j'ai pris racine au rez-de-chaussée du

n° 18 de la rue Balzac, dans un deux-pièces-cuisine, à l'endroit précis où j'allais vivre vingt ans de mon existence.

Grâce à la sage-femme qui avait déjà mis au monde mes trois sœurs – Colette en 1935, et les jumelles Cécile et Claudine en 1939 –, le *baby-boomer* était, à peine débarqué, déjà installé. J'avais du temps devant moi pour faire l'état des lieux.

Bécon-les-Bruyères. Une gare de triage pour voyageurs, un lieu-dit, un hameau urbain, une fausse commune à cheval sur trois vraies : Asnières, Courbevoie et, beaucoup plus marginalement, Bois-Colombes. Les frontières et les zones d'influence de ce territoire quasiment onirique relèvent du pifomètre et de l'arbitraire. Afin de ne pas froisser les susceptibilités des autochtones, un certain flou diplomatico-topographique semble s'imposer. Bécon devant être considéré comme un pur microcosme. Dont la rue Balzac, épicecentre d'une minuscule comédie humaine, pourrait, par postulat égotiste, être le cœur et dont Paris a le privilège d'être la proche banlieue.

« *Paris-Saint-Lazare à 7 km, avec la Sabena vous y seriez déjà* », entre les gares d'Asnières et de Levallois, juste avant de franchir la Seine sur ce pont de chemin de fer qu'aurait pu immortaliser Monet (il préféra celui d'Argenteuil), une grande publicité peinte sur la façade aveugle d'un immeuble pas borgne – entre une réclame pour le cirage Lion noir et une

autre pour la brillantine Forvil – était censée accrocher le regard, chassieux le matin, éteint le soir, des banlieusards partant au turbin ou en revenant. Provoquant par son caractère utopique, ce message donnait toutefois à rêver. L'Amérique, de Tintin ou de Rintintin, l'azur inviolé, les hôtes de l'air en tailleur bleu et foulard Hermès, les super-constellations s'élançant du Bourget dans un vrombissement d'hélices, le monde des riches ou des globe-trotters.

Y eut-il jamais des bruyères à Bécon ? La question est un brin incongrue. S'inquiète-t-on de l'authenticité du muguet du bois d'Chaville ? Chinoise-t-on sur l'introuvable *Automne à Pékin*, immortalisé par Boris Vian (qui avec sa trompette et sa torpédo hanta d'ailleurs longtemps Bécon, rue Pierre-Joigneaux, à cent mètres de chez nous) ? La bruyère a toujours eu une vocation de fleur sèche, prédestinée à roussir entre les pages d'un livre, comme l'edelweiss, le buis des Rameaux, le trèfle à quatre feuilles et le myosotis. Comment refuserait-on aux bruyères de Bécon d'être les métaphores d'une mémoire banlieusarde ?

De même qu'Asnières, la moyenâgeuse *Asinarioa*, a été ainsi baptisée parce que, jadis, docilement, les troupeaux d'ânes s'y abreuvaient sur les rives de la Seine, peut-être y eut-il, dans la nuit des temps, aux confins des collines d'Argenteuil et des bois de Colombes, des landes battues par la bourrasque et

jonchées de fleurs mauves ou pourpres. Le Bécon qu'on a connu était encore largement agrémenté d'iris, de liserons, de roses trémières poussant en pleine terre ou entre les pavés, sans compter les pétunias et les géraniums des balcons, ni les dahlias, les pivoines et les pois de senteur des jardins ouvriers. Mais de bruyères, point. On ne va pas en faire un drame.

LA BELLE SAISON

*Où est l'square Denfer
Et le kiosque et la fanfouère
Et le soleil plus bleu clair
Et la poussière ?
Vous avez mis mon cœur par terre
Habitants d'Bécon-les-Bruyères*

JEAN-CLAUDE VANNIER,
Habitants d'Bécon-les-Bruyères.

« EN CE TEMPS-LÀ la vie était plus belle / Et le soleil plus brûlant qu'aujourd'hui... » Indémorable, la nostalgie des étés d'enfance avec leurs interminables journées occupées de petits riens.

L'été à Bécon se confondait avec la belle saison qui pouvait commencer à la mi-avril, avec les lilas, juste avant le muguet, et se terminer avec les marrons d'Inde et la rentrée des classes, le 1^{er} octobre. Nos culottes étaient courtes toute l'année mais, durant cette période bénie d'estivage, elles se mettaient à ressembler à des shorts. La simple promesse de